

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

LYON
Un an . . . 8 fr.
Six mois . 4 fr.

Les ANNONCES
Se traitent de gré à gré.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an . . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.

ETRANGER
Un an . . . 14 fr.

BONIMENT



La retraite de l'armée de la Loire nous a surpris médiocrement. Nous nous y attendions un peu, et il fallait s'y attendre. C'est toujours la même chose : nous serons battus, constamment battus, inévitablement battus, tant que nos généraux ne se mettront pas ceci dans la tête :

C'est que l'inaction, l'inertie et l'indécision sont les pires fautes qu'on puisse commettre.

C'est que huit jours de perdus, en marches, en contre-marches, en mouvements plus ou moins mal combinés, sont plus préjudiciables qu'une défaite.

C'est que cette tactique qui consiste à attendre l'ennemi au lieu de marcher au-devant de lui et de l'attaquer, est une mauvaise tactique avec des Français, pour lesquels l'offensive a toujours été une des conditions de succès.

Lorsque nous avons vu l'armée de la Loire après la reprise d'Orléans, l'armée de la Loire forte de plus de cent mille hommes demeurant immobile, s'endormir dans son succès, ne pas pousser en avant pour détruire complètement les débris du corps d'armée du général de Thann, nous nous sommes dit : Qu'attend-on ?

Attend-on que les Prussiens aient envoyé cent mille hommes de renfort ?

Attend-on que l'ardeur de ce premier succès soit éteinte par les fatigues et les ennuis des campements, avant de reprendre la marche en avant ?

Lorsque nous avons vu cette même ar-

mée de la Loire laisser le duc de Mecklembourg s'avancer tranquillement à la tête de quarante mille Prussiens, sans chercher à l'écraser, nous nous sommes répété : Qu'attend-on ?

Attend-on que le duc de Mecklembourg fasse sa jonction avec le prince Frédéric-Charles, suivant la tactique favorite des Prussiens ?

Attend-on que son armée qu'il serait facile de battre avec les forces supérieures dont nous disposons, ait acquis un effectif assez considérable pour devenir une menace et un danger sérieux contre nous ?

Lorsque nous avons vu enfin ladite armée de la Loire, comportant un effectif de plus de deux cent mille hommes, munis de cinq cents pièces d'artillerie, ne pas bouger d'une semelle, pendant que le prince Frédéric-Charles arrivait de Metz à marches forcées avec cent cinquante mille hommes, — nous nous sommes dit pour la troisième fois :

Qu'attend-on, et qu'attend-on ?

Attend-on que cette nouvelle armée se réunisse, se masse, se concentre à son aise de façon à présenter un obstacle presque infranchissable à notre marche sur Paris.

Attend-on que le prince Frédéric puisse prendre à son aise ses positions et ses dispositions, avant de nous permettre de l'attaquer et veut-on renouveler la galanterie chevaleresque de Fontenoy ?

Tirez les premiers, messieurs les Prussiens !

Malheureusement oui, on attendait tout cela, et tout cela est arrivé.

Et l'armée du général de Thann s'est reformée sans être inquiétée ;

Et l'armée du duc de Mecklembourg s'est réunie à l'armée du prince Frédéric-

Charles ;

Et l'armée du prince Frédéric-Charles a opéré sans le plus petit empêchement ses mouvements de concentration ;

Et l'armée de la Loire s'est repliée sans combat sérieux, perdant en deux jours tout le terrain qu'elle avait gagné depuis un mois.

Certes, nous ne sommes pas grand stratège et nous nous garderons de tomber dans le ridicule de cestacticiens en chambre qui discutent des plans magnifiques dans leur cabinet, alignent des soldats de plomb sur une table, et gagnent des batailles sur un carré de papier, sans se préoccuper des difficultés pratiques d'exécution sur un véritable terrain avec de véritables soldats.

Néanmoins, nous croyons que la guerre comme toutes choses, est soumise à certaines règles invariables de logique et de sens commun, parmi lesquelles nous plaçons celles-ci :

Une armée de cent mille hommes peut battre facilement une armée de quarante mille hommes.

On ne doit pas laisser concentrer une armée ennemie, sans essayer de la couper et de battre séparément les différents corps qui la composent.

Comment, le général d'Aurelles n'a-t-il pas compris ces choses qui paraissent si simples, comment n'a-t-il pas cherché à mettre à exécution, ces principes élémentaires de l'Art militaire que connaît le le moindre caporal ?

Sans doute par excès de prudence, par crainte exagérée d'un insuccès.

Le général d'Aurelles s'est dit :

J'ai dans les mains la dernière armée de la France, je ne veux pas compromettre son existence dans des opérations où

elle peut-être battue.

Certes, ce sentiment est très louable, mais en poussant trop loin de semblables raisonnements, on en arriverait au système du général Boum qui cherchait à ne jamais rencontrer l'ennemi, parce qu'il était responsable de la vie de ses soldats.

En résumé, l'échec subi par l'armée de la Loire n'est pas un désastre, car il n'y a pas eu de véritable bataille, mais c'est une retraite, une de ces éternelles et décourageantes retraites qui nous font dire avec un soupir : On reculera donc toujours !

Nous allons reprendre l'offensive, dit M. Gambetta dans sa dépêche.

Nous le souhaitons de grand cœur, mais combien cette offensive eût été plus facile, combien elle eût présenté plus de chance et de certitude du succès il y a un mois !

Aujourd'hui, c'est toute une besogne à refaire.

En attendant l'armée de Paris, malgré le froid, la neige et la glace, lutte héroïquement pour briser les lignes prussiennes, et si elle n'y a pas encore réussi, elle fait chaque jour à l'armée assiégeante des entailles terribles.

Une dépêche de Guillaume à Augusta avoue des pertes sanglantes dans les combats qui se sont livrés devant Vincennes et cette fois le père de notre Fritz ne paraît pas éprouver cette béate satisfaction que respirent d'ordinaire ses télégrammes royaux

Quelle sera la fin de cette lutte gigantesque qui touche, croyons nous, à ses dernières heures ?

Quel sort nous réserve en dernier lieu la fortune des armes ?

FEUILLETON DE LA MASCARADE

AU COIN DU FEU.

AU CHATEAU DE WILHELMSHOEHE.

Napoléon III. — Eh bien, mon brave Bazaine, quelle nouvelle apportez-vous ?

Bazaine. — Excellente, Sire, excellentissime nouvelle !

Napoléon III. — Bon, dites vite alors !

Bazaine. — L'armée de la Loire a été battue ! Napoléon III. — Battue, l'armée de la Loire, battue... Ah ! tenez maréchal, soutenez-moi, je me couche à la joie.

Bazaine. — Remettez-vous, Sire, remettez-vous, car que ferez-vous le jour où Paris aura capitulé ?

Napoléon III. — Ce jour-là, Achille, ce jour-là, je ne sais si Dieu me donnera assez de force pour supporter un pareil bonheur... Tenez, voici Canrobert, et Lebœuf, et Coffinières, et Boyer, et Frossard, courez, mon ami, courez leur annoncer cet heureux événement.

Bazaine. — Mes chers collègues, vous savez ?

Les collègues. — Nous ne savons rien...

Bazaine. — Le grand Frédéric-Charles a taillé en pièces l'armée de la Loire...

Canrobert. — Ah ! tant mieux !

Lebœuf. — Bravo !

Boyer. — Bravissimo !

Coffinières. — A la bonne heure !

Napoléon III. — Braves cœurs, va !

Frossard. — Sire, permettez-moi de vous féliciter respectueusement de ce magnifique succès qui vient adoucir votre douloureuse captivité, et d'en féliciter également sa gracieuse majesté l'impératrice Eugénie, ainsi que mon auguste élève son, altesse le Prince Impérial.

Napoléon III. — Merci, merci, Frossard, je reconnais là votre dévouement de vieille roche.

A propos n'a-t-il beaucoup de Français morts dans cette bataille ?

Bazaine. — Sire, considérablement !

Napoléon III. — Bien, bien, pourvu qu'ils n'aient pas tué trop de Prussiens...

Bazaine. — Les dépêches de Berlin assurent que les pertes prussiennes ne sont rien en comparaison de...

Napoléon III. — Ah ! je respire. — Voyons, voyons, mes fidèles, approchez-vous un peu du feu, il fait un froid de loup, et causons de nos petites affaires.

Voilà une histoire qui me fait l'effet de les arranger singulièrement bien. — Que je roule une cigarette. — Vous permettez, messieurs...

Tous. — Oh ! Sire ; comment donc, mais c'est une plaisanterie !

Napoléon III. — Du tout, du tout, mes très-chers ; je ne suis plus rien aujourd'hui qu'un pau-

vre prisonnier comme vous, qu'un empereur en disponibilité.

Canrobert (avec indignation). — Sire, Sire, Votre Majesté n'y pense pas !

Lebœuf. — Non, Votre Majesté n'y pense pas !

Napoléon III. — Eh, mon Dieu si, messieurs, puis-je Trochu, Jules Favre, Ferry, etc, commandent à Paris, Gambetta et Crémieux en province...

Bazaine. — Un tas de bavards que nous bayerons avec quelques escadrons de cavalerie, eux et leur clique.

Napoléon III. — J'y compte bien, et j'espère même que le moment n'est pas éloigné où nous pourrions nous livrer à ce petit exercice.

Coffinières. — D'autant plus que Paris ne peut plus tenir longtemps.

Napoléon III. — Vraiment !

Coffinières. — Encore quelques jours, et il sera forcé de capituler avec la famine.

Boyer. — Comme nous à Metz !

Bazaine. — Mon cher, ne faites donc pas de ces mauvaises plaisanteries entre nous, c'est bon lorsque vous écrivez au *Siècle*.

Napoléon III. — Revenons à la situation de Paris, cela m'intéresse au plus haut point. — Vous disiez, Coffinières...

Coffinières. — Je disais, Sire, qu'avec mon expérience des capitulations, Paris ne pouvait plus tenir que très-peu de jours ; Paris manque positivement de vivres, on y donne des rations qui sont des véritables bequées ; les chats et les chiens y sont recherchés avec avidité, et les rats de gouttière constituent pour le moment un ragoût délicieux.

En un mot, pour dire la chose en propres termes,

on y crève de faim !

Napoléon III. — C'est charmant !

Coffinières. — De plus...

Napoléon III. — De plus ? Il y a encore autre chose !

Coffinières. — De plus, on manque complètement de combustibles : ni charbons, ni bois, les habitants brûlent leur meubles pour se chauffer.

Napoléon III. — C'est ce que les étudiants appellent démenager par la cheminée...

Lebœuf. — Ah ! ravissant, ravissant !

Lebrun. — Que d'esprit, Sire !

Frossard. — Il faudra que je le répète à mon auguste élève...

Coffinières. — Si bien que très-prochainement il arrivera ceci : c'est que ceux des habitants qui par hasard ne crèveraient pas de faim...

Bazaine. — Crèveront certainement de froid.

Napoléon III. C'est parfait, c'est parfait ; et je vous assure que cette double perspective me jette dans une joie difficile à décrire... A propos, comment les Parisiens supportent-ils ces privations ?

Coffinières. — Vous savez, Sire, le Parisien est vantard, habileur, comédien, et il trouve amusant de jouer à l'héroïsme.

Napoléon III. — Ah ! ce sont bien toujours les mêmes badauds que je faisais fusiller en 1831 sur le boulevard Montmartre !

Canrobert. — C'était le beau temps, Sire ?

Napoléon III. — A qui le dites-vous, maréchal ?

Le valet de chambre. — Sire une lettre de mort !

Napoléon III. — Si ça pouvait être mon cousin Pierre, cet animal-là m'a si souvent gêné...

Quoi qu'il arrive, en admettant que la victoire nous soit contraire jusqu'au bout en admettant que nous succombions et que nous devions sentir le soulier Prussien sur notre poitrine, nous aurons donné au monde le spectacle admirable d'un peuple défendant jusqu'au dernier souffle avec une opiniâtreté sublime, son indépendance et l'intégrité de son territoire.

Nous aurons montré le spectacle inconnu jusqu'alors, d'une nation qui après avoir vu ses armées et ses places fortes livrées à l'ennemi par la trahison, à su trouver en elle assez de force et de vitalité héroïque pour créer de nouvelles armées, et organiser une résistance qui a défié pendant quatre mois les efforts de l'invasisseur.

Et si la France mutilée et sanglante doit tomber sur le champ de bataille, n'ayant plus dans la main qu'un tronçon d'épée, elle pourra dire à son ennemi : Regarde tes blessures !

J. BARBIER.

P.-S. — L'armée de la Loire a été de nouveau attaquée mercredi, et après sept heures de combat, elle a repoussé l'ennemi sur toute la ligne.

Quoique cette armée ait été taillée en pièces comme l'écrivait de Moltke à Trochu, — il paraît que les morceaux en sont encore bons.

J. B.

NOUVELLES

Guillaume a télégraphié à Bonaparte la nouvelle de notre échec sur la Loire.

Immédiatement, ce dernier a envoyé ses félicitations au roi de Prusse, et a ordonné une illumination générale à Wilhelmshöhe.

— On nous assure que l'homme d'Augusta partage avec son frère Napoléon les produits des vols à main armée qu'il commet en France.

C'est ainsi qu'il lui continue sa liste civile.

— A l'occasion de l'anniversaire du 2 décembre, le captif du roi de Prusse a reçu les félicitations de ses maréchaux et anciens ministres, et tous ensemble se sont livrés à un petit coup d'Etat en chambre.

Il n'y manquait que quelques milliers de Français à déporter et à fusiller.

— L'ex-impératrice a quitté l'Angleterre pour la Belgique.

Elle est actuellement à Bruxelles, ou elle fait, dit-on, ses choux gras.

— Canrobert se disposant à un séjour prolongé à Cassel, y a fait venir sa voiture de gala.

— De cette façon, disait-il à Bazaine, on ne prétendra pas qu'ayant perdu le navire, je n'ai pas sauvé l'équipage.

Ah ! messieurs, quel coup ! Elle, elle morte !
Lebœuf. — Sire, quel malheur vous arrive-t-il ?
Napoléon III. — Tenez, lisez vous-même, je ne me sens pas la force...

Lebœuf lisant...
« Ont la douleur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de Marguerite Bellanger... »

Napoléon III, avec un sanglot. — Marguerite !

Lebœuf continuant...
« Décédée de la petite vérole et munie des sacrements de l'église, à l'âge de 48 ans. »

Napoléon III. — Mourir, mourir si jeune !

Canrobert. — Sire, en présence d'une douleur si profonde et si inattendue, nous croyons qu'il est de notre devoir de vous laisser tout entier à l'épanchement intime de votre chagrin...

Napoléon III. — C'est cela, messieurs, c'est cela, laissez moi seul avec son souvenir !...

Demain vous viendrez m'apprendre si je puis espérer réellement que les parisiens crèvent bientôt de faim, ce sera pour moi une consolation dans le grand malheur qui m'accable.

AU CHATEAU DE FROHSDORF.

La douairière de Ste-Hermine. — Vous avez lu, monseigneur, la dernière Gazette ?

Le comte de Chambord. — Oui, comtesse.
La douairière. — N'est-ce pas que ce petit Janicot a une façon à lui de tresser un article...

Le comte de Chambord. — En effet.
La douairière. — Surtout lorsqu'il attrape ces... messieurs du Siècle, il te vois les houpplie

Le traître de Metz a beaucoup ri de ce bon mot de son confrère.

— En parlant du même coquin dans une réunion de maréchaux, le spirituel Lebœuf s'est écrié : Comment n'aurions-nous pas capitulé, quand nous avions avec nous un homme qui qui savait par-dessus tout comment on se Rrrrrran ?

Les soldats qui gèlent.

Il en a gelé six à Lyon cette semaine. Deux à Venissieux. Quatre au camp de Sathonay. Comment laisse-t-on arriver de si tristes et de si douloureux accidents ?

Comment ne comprend-on pas que faire coucher des soldats ou des mobiles sous un morceau de toile par quinze ou vingt degrés de froid, est pour ces malheureux un véritable supplice peu fait pour entretenir leur ardeur belliqueuse et leur patriotisme ?

N'est-ce pas assez que les soldats qui tiennent campagne soient obligés de subir toutes les rigueurs de cette dure saison, sans y exposer encore les troupes de garnison ?

D'autant plus que rien ne serait plus facile que de leur donner un abri convenable. Si les casernes ne sont pas assez grandes, il n'y a qu'à faire loger le soldat chez l'habitant.

Personne dans notre ville ne se refuserait à recevoir chez lui un de nos braves troupiers, et de cette façon ils auraient plus de cœur et de courage pour aller à l'ennemi qu'après des nuits d'insomnies passées à se défendre contre une température sibérienne.

Qu'on y réfléchisse. Le moyen est simple, pratique et ne coûte pas un sou.

Serait-ce une raison pour qu'on ne l'adoptât pas ?

TROP DE PHRASES

Les préfets et hauts fonctionnaires de la République ont du moins cet avantage sur ceux de l'empire qu'ils maintiennent la plume et la langue avec une incontestable habileté. Pour la plupart bons avocats, excellents journalistes, les beautés du langage n'ont rien de caché pour eux, ils connaissent le secret des périodes et des fleurs de rhétorique, l'alignement des phrases et l'élégance du style leur sont aussi familiers que les caisses publiques l'étaient aux administrateurs de l'ancien régime.

Mais là, ne devrait pas s'arrêter leur supériorité sur les valets de Bonaparte, on voudrait les voir un peu plus au courant de la pratique des affaires, moins causeurs, moins éloquentes, mais faisant une besogne plus utile au pays.

Quelle est aujourd'hui la grande, l'unique préoccupation de la France ? Chasser les Prussiens, défendre le territoire.

Que faut-il pour atteindre ce but ? Des soldats naturellement, des soldats armés et exercés.

Or, depuis trois mois que nous avons proclamé la République, qu'ont fait les fonctionnaires des trois quarts de nos départements ? Presque rien.

Ils ont rédigé des kilomètres de proclamations, — admirables comme style, sans doute — fait afficher des kilogrammes de décrets, envoyé des hectolitres de circulaires, se sont occupés de questions religieuses, de cloches d'églises, d'enterrements, de

que c'est plaisir à lire...

Le duc de Vieux-Bois. — Et vous avez vu, monseigneur, que les Prussiens continuent à se promener en France comme chez eux ; ils ont repris Orléans, sont entrés à Rouen, peut-être même apprendrons-nous demain que Paris...

Le comte de Chambord. — Pauvre France, comme elle aurait besoin de moi maintenant !

Le duc de Vieux-Bois. — Besoin de vous, monseigneur ! c'est à-dire que vous êtes nécessaire, indispensable à son salut !

La France n'attend que vous, n'espère qu'en vous, elles vous tend ses milliers, ses milliers de bras. Laites un geste et elle tombe à vos pieds...

Le comte de Chambord. — Vous croyez, mon cher duc ?

Le duc de Vieux-Bois. — Je ne crois pas, mais comme dit le Credo, je suis certain et je suis convaincu.

Le comte de Chambord. — Dans ce cas, je pourrais essayer un nouveau manifeste.

Le marquis de Mirabelle. — Un manifeste, monseigneur, n'est-ce pas un peu usé ?

Le comte de Chambord. — Sans doute, et voilà bien souvent déjà que j'use de... cette guitare, mais trouvez-moi un autre moyen, marquis ?

Le marquis. — Un autre moyen, monseigneur, mais il y en a dix, mais il y en a vingt, plus efficaces, plus actifs.

Et puisque l'occasion s'en présente, permettez-moi, monseigneur de vous faire remarquer humblement que jusqu'à ce jour vous êtes resté dans une inaction vraiment trop désintéressée et trop majestueuse. Vous avez fait, monseigneur, du platonisme en politique, et il n'y a pas de chose où le

platonisme convienne moins.

Il est absolument nécessaire, monseigneur, si nous voulons arriver à nos fins de sortir de cette apathie... Justement, c'est le cas où jamais : M. de Cathelineau est à la tête d'un corps de volontaires vendeurs qui pourra constituer le premier noyau d'une armée de royalistes : il faut aller le rejoindre, vous mettre à la tête de ces braves, et comme votre aïeul Henri IV, conquérir votre royaume à la pointe de votre épée.

Le comte de Chambord. — Piano, piano, cher marquis, peste comme vous y allez ! Je ne suis pas fait, voyez-vous, pour ces romans d'aventures, l'histoire de ma mère m'en a guéri.

Fort de mon droit et de ma légitimité, j'attends que les Français viennent me chercher.

De temps en temps je me rappelle à leur souvenir, je fais imprimer dans les gazettes dévotées à ma cause, un manifeste où je me déclare prêt comme par le passé, à faire le bonheur de la France, et quand mon peuple me demandera, j'irai à lui, mais voilà tout !

La douairière de Ste-Hermine. — Il est certain que ces croquants peuvent bien se déranger un peu pour venir chercher monseigneur leur roi.

Le marquis de Mirabelle. — Alors, Monseigneur, que faudra-t-il annoncer de votre part à vos partisans dévoués pour les encourager dans leurs luttes, pour les soutenir dans leurs efforts ?

Le comte de Chambord. — Mon Dieu, marquis, annoncez-leur un manifeste !

A TWIKENHAM.

Le duc d'Aumale. — Vous revenez du cercle, Philippe ?

20 Mille de Cuzieu (déjà deux fois nommée.
30 M. Hippolyte Peut, promoteur du canal St Louis, qui, offrant un canon, donne en même temps des sommes relativement importantes au profit de plusieurs œuvres charitables.

40 Le 4e bataillon de la garde nationale, — nommé plus haut ;
50
C'est tout jusqu'à présent.

Mais on nous assure, — et nous le croyons sans peine, — que le barreau de notre ville va se cotiser pour offrir un canon, appelé : Le Bavaud.

La magistrature, ne voulant pas rester en arrière, donne une mitrailleuse, qui portera cette devise : Je rends des arrêts.

De leur côté l'association de la fabrique lyonnaise (enfin !) et l'association des marchands de soie (enfin !) souscrivent chacune pour un canon se nommant le premier : La Navette, et le second : Le fil d'or.

Les drapiers et les toiliers — dont un certain nombre ont fait des affaires assez brillantes en fournitures militaires — se cotisent pour doter la défense d'une mitrailleuse qui s'intitulera : Laine et fil.

Quant aux cercles de Lyon, ils ne sont pas complètement d'accord sur la quantité de canons ou de mitrailleuses à souscrire.

Les correspondances de Paris nous ont apporté dernièrement une triste nouvelle : notre compatriote Thierry est mort, il y a quinze jours environ.

Il est peu de Lyonnais qui n'aient connu le photographe Thierry, et il n'en n'est aucun qui ait en vain fait appel à son bon cœur et à son obligeance. Sa position artistique le mettait en relation avec tout ce que la capitale a d'intelligent, et cette influence qu'il avait dans tous les rangs et dans tous les camps de la société parisienne, il la mettait largement à contribution en faveur de ses compatriotes.

Cette expression banale qu'on emploie si souvent de « cœur d'or, » peut surtout s'appliquer à cet homme de bien, qui ne sut jamais rien refuser à quiconque invoquait ses services, et la qualité de Lyonnais a toujours suffi pour trouver chez lui la porte, la table et la bourse ouvertes.

Thierry était par excellence et dans toute la force du terme l'ami, et l'ami dévoué jusqu'au bout et malgré tout.

Nous devons ces lignes à notre pauvre Thierry, et nous sommes certains que les sentiments que nous exprimons ici sont partagés par tous ceux qui l'ont connu, — conséquentement aimé.

Au nombre des œuvres méritoires et dignes de toute la sollicitude publique, nous recommandons spécialement la suivante due à l'initiative de quelques citoyens, et à laquelle nous devons tous, dans la mesure de nos moyens, apporter notre concours patriotique.

Nous ne pensons pas qu'il soit utile d'appuyer sur la nécessité qu'il y a de venir en aide aux souffrances matérielles de notre armée. Nos soldats versent en ce moment leur

Ont déjà fourni des engins à la défense nationale à Lyon :

10 Les artistes du Grand-Théâtre (déjà deux fois nommés).

Le comte de Paris. — Oui, mon oncle.

Le duc d'Aumale. — Qu'avez-vous appris là-bas ?

Le comte de Paris. — De tristes nouvelles, les Français ont encore été battus sur la Loire, et Orléans, notre malheureuse ville, Orléans est repris !

Le duc d'Aumale. — Mais sacrébleu, c'est une fatalité que ces maudits Prussiens ! Et dire qu'il ne se trouve pas un gaillard pour... Ah ! si l'on m'avait laissé décrocher ma vieille épée d'Afrique !

Le comte de Paris. — Malheureusement, on a craint, mon cher oncle, que votre épée n'ouvrit jusqu'aux Tuileries le chemin à notre dynastie.

Le duc d'Aumale. — Une sottise !

Le comte de Paris. — Vraiment, est-ce que vous pousseriez le désintéressement jusqu'à...

Le duc d'Aumale. — Il ne s'agit pas de cela : je dis que c'était une sottise, parce qu'on a retardé de quelques mois, tout au plus, une chose qui arrivera inévitablement.

Le duc de Montpensier. — Ainsi vous pensez réellement que nous reverrons nos vieilles Tuileries ?

Le duc d'Aumale. — Parbleu, c'est forcé !

Le comte de Paris. — Oh forcé, mon oncle !

Le duc d'Aumale. — Eh oui, forcé, mon cher neveu. Comment ne le comprenez-vous pas, vous qui par votre naissance êtes appelé à continuer la monarchie de juillet ?

Regardez la situation de notre malheureux pays : Un gouvernement qui n'en est pas un, une République qui n'en est pas une, et qui tous deux tomberont fatalement si, comme les événements semblent le présager, les Prussiens sont définitivement vainqueurs.

sang pour défendre nos foyers et notre patrie, c'est bien le moins que nous leur procurions les moyens d'échapper aux froids et aux rigueurs de la saison, si nous ne pouvons détourner de leurs poitrines le plomb des Prussiens.

« Pour obtenir ce résultat, une Commission composée de :

MM. Louis Coignet,
Emile Sabran,
Messimy, notaire,
Gustave Arlès Dufour,
Jean Ritton,

s'est formée, et vient faire appel au concours de tous.

Nos soldats ont le plus urgent besoin de couvertures.

Que tous ceux qui peuvent en donner une ou plusieurs, s'empressent de les apporter à la mairie de chaque arrondissement, où elles seront reçues à partir du 8 courant, et dans quatre à cinq jours, nous pourrions en expédier de grandes quantités à l'armée.

La Commission recevra également avec reconnaissance des tricots, des ceintures et des gilets de flanelle.

☉

Dimanche, 11 courant, à une heure de l'après-midi, aura lieu au Grand-Théâtre le concert patriotique au bénéfice des indigents de la ville de Lyon, sous les auspices et avec le concours des fanfares des trois premiers et du cinquième bataillon de la garde nationale, de Mme Ganetti et de MM. Bourotte, Flachet, Girardot, Lapret, Laussel, Nauwelaers et Chavanne.

Nul doute que la recette sera fructueuse et permettra de soulager un peu les innombrables misères auxquelles les malheurs de la guerre et l'hiver condamnent une partie de notre population.

☉

Pour répondre à plusieurs questions qui nous sont adressées, nous déclarons que malgré les renseignements excessivement précis et détaillés que nous donnions, il y a quinze jours, sur l'armée de la Loire, le terrible censeur de la presse lyonnaise ne nous a pas fait l'honneur de sa visite, malgré le désir bien vif que nous en témoignions.

Entre troupiers :

— Sergent, vous qui êtes un malin, expliquez-moi voir ça.

L'autre jour, à Orléans, mon voisin de gauche a le bras traversé par une balle, et il pousse un cri à fendre un caillou.

Deux minutes après, mon voisin de droite a la tête emportée par un boulet, et il ne pipe pas seulement un N. de D.

Il me semble cependant, sergent, que ça a dû lui faire crânement plus mal....

— Ça tient uniquement, Pitou, à ce proverbe qui dit que les grandes douleurs sont muettes.

HECTOR PÉRIÉ.

Une restauration bonapartiste impossible, qui ne peut avoir lieu que sous la terreur des canons russiens, mais qui dans ce cas serait renversée prochainement par la guerre civile.

Une restauration bourbonnaise...
Le comte de Paris. — Oh ! celle-là !

Le duc d'Aumale. — Celle-là vous fait rire, n'est-ce pas ? Eh bien ! que reste-t-il ?

Le duc de Montpensier. — Nous, c'est évident.

Le comte de Paris. — Mais la République, la croyez-vous donc complètement ruinée ?

Le duc d'Aumale. — La République, mon cher neveu, la République, vous le savez bien, est impossible en France.

La République demanderait pour avoir quelque chance de durée et de stabilité, un excès de précautions, d'adresse et d'habiletés qui heureusement manquent à la plupart des républicains.

Ces braves gens, avocats pour la plupart, et beaux parleurs, se trémoussent dans le gouvernement avec la grâce d'un ours dévidant un écheveau de fil...

La République n'existe pas depuis quinze jours en France, qu'elle trouve le moyen de mécontenter plus de monde qu'une monarchie despotique au bout de dix ans, et cela grâce à quelques bonnes et belles bêtises.

Il ne faut pas nous en plaindre, au contraire ; puisque c'est là ce qui nous ouvrira la porte.

Le comte de Paris. — Et par quel côté pensez-vous que nous devions rentrer ?

Le duc d'Aumale. — Par l'assemblée constituante, toujours le vieux jeu, c'est le meilleur, Philippe.

Le comte de Paris. — Mais ne craignez-vous,

Le discours du roi d'Espagne

Les événements terribles sous lesquels se débat la France mutilée et ensanglantée, nous empêchent souvent de regarder de près les choses cocasses qui se passent dans la politique des pays voisins.

Parmi ces choses cocasses, nous n'en connaissons certainement pas de plus radicalement bouffonne que l'avènement du duc d'Aoste au trône d'Espagne.

Ce petit Savoyard qui n'est jamais allé seulement jusqu'à St-Sébastien, qui ne connaît pas le premier mot de la langue de Michel Cervantes, qui n'a jamais vu danser à cachucha ailleurs que dans les ballets Italiens, qui ne sait probablement pas rouler proprement une cigarette, — ce jeune Savoyard allant prendre possession du trône de Philippe II, nous paraît un des personnages les plus grotesques que la politique ou l'opéra bouffe aient encore inventés.

Néanmoins ce roi étonnant, ce bouche-trône trouvé à si grand peine par les commis voyageurs de la maison Prim, Serrano et C^e, s'est rendu solennellement au poste que lui assignait... la Providence bien entendu, il a eu un train spécial, il a été reçu à la gare de Madrid par les autorités, comme les rois sérieux, il s'est rendu au palais de l'Escurial dans un équipage assez propre, malgré la pénurie des finances de l'Espagne, et il a prononcé un discours en présence des Cortès réunis et des ambassadeurs des puissances étrangères.

Ce discours qui ne sera pas une des moindres curiosités de la politique contemporaine, a été reproduit imparfaitement par la plupart des journaux.

Grâce à nos correspondances spéciales, il nous est permis de donner in extenso et dans son texte originaire, l'allocution royale qui a produit une si vive impression dans toutes les Espagnes.

ILLUSTRIMI SIGNORI

Ze me ferais ouun véritable plaisir et Z'éprouverais ouna réelle satisfazione de vous adresser la parole dans lou noble langage dell Hispania.

Per malheur, questa lingua n'ayant pas été comprise dans mou éducation, ze me trouve forcé à mou grand regret de vous parler le langage que ze connais, c'est à-dire ouun mélange d'Italiano, de Français, de Piémontais et de Savoyard.

De cette magniera, z'aurais bien peu de chance, si ze ne me faisais pas comprendre de quelques ouns de vous, et ze vous promets dans tous les cas, que si ze peux placer dans mou allocuzione, ouun ou deux mots d'Espagnol, ze n'en aurais pas de regret.

Appellato, per la majorité de vos suffrages à la dignitate del re d'Hispania, ze ne me fais point trop d'illusion sur les mérites et les vertus qui m'ont valu cette distinction illustrissima, et ze sais parfaitement que vous m'avez nommé, perquo vous ne trouviez personne autre (protestation sur quelques fautes).

Ce que ze dis là, illustrissimi signori, n'est pas pour vous en faire ouun reproche, et la preuve que la coze ne m'a nullement formalisé, c'est que z'ai accepté d'emblée la corona, après le consentement del mio padre qui m'a dit : Prends toujours, piccolo, cela vaudra mieux que de ramona le chemina.

Un grand d'Espagne à son voisin. C'est du Piémontais ces derniers mots ?

Le voisin : non cela doit être savoyard, il parle de ramonneur.

Ze souis donc enchanté de me trouver à la

pas que notre nomination ne rencontre bien des difficultés ?

On va nous représenter comme des ambitieux, comme des prétendants, on va mettre sous les yeux des populations l'exemple de Napoléon III.

Le duc d'Aumale. — Raison de plus, mon cher neveu, pour que nous réusissions... Quand vous aurez un peu de mon expérience, vous verrez que la politique n'est qu'un immense rabachage, et que rien ne s'y fait plus facilement, que ce que s'y est déjà fait.

Le comte de Paris. — Dieu vous entende, mon orolo, et je jure bien que si jamais je parviens à remonter sur le trône du sage Louis-Philippe, mon premier devoir sera de vous témoigner ma reconnaissance pour les excellents conseils...

Le duc d'Aumale. — Ne vous en inquiétez pas, beau neveu, je saurai prendre ma place.

Le duc de Montpensier. — Et moi ?

Le duc d'Aumale. — Vous, mon cher, on vous nommera ambassadeur... en Espagne.

A VERSAILLES

Le roi Guillaume. — Eh bien, mon cher de Moltke, cette fois, leur fameuse armée de la Loire...

Le baron de Moltke. — Est tout simplement en pleine déroute ; la chose est arrivée comme je l'avais ordonné, à l'heure et au jour dits ; il n'y a pas eu une minute de retard...

Le roi Guillaume. — Quelle admirable machine de guerre que mon neveu Frédéric !

Le baron de Moltke. — Oui, oui, il va bien, il ne s'agit que de le diriger.

Le roi Guillaume. — Et Paris, dites-moi, quand

testa de votre gouvernement, et ze vous donne ma parole d'Italiano, de Piémontais, de Savoyard et ... d'Espagnol, que ze ne failirai ni aux devoirs ni aux obligaciones delle ma royauté.

Ze ne vous apporte point d'argent, perquo dans nostra famiglia on est povero coume Zob, et ze sais que vous noun plus, n'êtes point encoubré de douros ni de maravédís ;

Mais la fortuna, ne fait point lou bonheur, et ze m'efforcera della remplazzare per le divoimento et l'affezione dont z'entourerai mou nuovo popolo.

Voilà, illustrissimi signori les quelques mots que z'avais l'intenzione de vous dire, per vous remercier della ma nomination, et ze finis en criant del toto corde mio :

Viva l'Italia !..

Oh pardon ! Ze me trompe.

Vive il Piémonté !

Du moins non, ce n'est pas ça ;

Viva la Sardinia !

Allons bon, encore oune erreur :

Vive il re Vittorio....

Déjà, décidément ze n'y arriverai pas, mais si peu l'habitoude d'être il re d'Hispania, mais cette fois m'y voilà :

Viva la Hispania !

Pour extrait :
CHRISTIAN.

La statue Vaïsse

Dernière mise à prix offerte par la Mascarade, cinquante-cinq francs, ci. . 55 fr.

Maintenant nous avons une offre plus importante.

Une maison de commerce de notre ville qui fait l'exportation pour toutes marchandises, a l'intention de travailler dans les grands hommes.

Elle nous écrit qu'elle prendrait à 200 fr. ferme, le sénateur Vaïsse, — et peut-être n'est-ce pas son dernier mot.

Dans tous les cas, deux cents francs c'est déjà quelque chose.

Il y a de quoi payer avec cela :

Cent ouvriers des chantiers les jours de chômage ;

Un mois d'appointement à deux capitaines d'état-major de la garde nationale ;

Idem, à quatre tambours ou quatre clairons de l'unité garde nationale ;

L'équipement de quatre légionnaires ;

Vingt jours de la rente du commandant Métra ;

Les intérêts de quatre mille francs sur les dettes de la ville ;

Vingt couvertures pour nos troupiers ;

Un jour de secours pour cent familles malheureuses.

Ce n'est donc pas précisément à dédaigner, et nous espérons qu'entre deux manifestations des chantiers, le conseil municipal pourra trouver quelques minutes à l'effet d'examiner cette question sur laquelle nous nous proposons du reste de revenir la semaine prochaine, sans préjudice des semaines suivantes.

pouvons-nous compter...

De Moltke. — Une quinzaine environ.

Le roi Guillaume. — Tant mieux, car il est temps d'en finir ; nos soldats commencent à en avoir assez surtout par ce froid ; on dit qu'il en agelé quelques-uns.

Le baron de Moltke. — En effet, trente-cinq cette nuit ; j'ai calculé sur une moyenne par les grands froids de trente-huit à quarante, Votre Majesté voit que nous sommes encore au dessous.

Le roi Guillaume. — Il y a une chose qui m'embarrasse dans tout cela ; quand Paris sera pris, la France battue et écrasée, quel gouvernement allons-nous donner à ces gens-là ? Car enfin nous ne saurions maintenir les émeutiers qui sont actuellement au pouvoir...

De Moltke. — Sire, ceci n'est pas mon affaire, et M. le grand chancelier pourrait seul...

Le roi Guillaume. — Voyons, Bismark, qu'en pensez-vous ?

Bismark. — Mon Dieu, Sire, ce ne sont pas pas les prétendants qui manquent : Orléans, Bourbon, Bonaparte... Mais il y a une chose plus simple, si nous plaçons sur votre tête la couronne de Charlemagne...

Le roi Guillaume. — Othon, Othon, vous allez peut-être un peu loin, et la France serait mal disposée probablement à accepter...

De Moltke. — Mal disposée ? Que dites-vous là ? S'il n'y a que ça qui vous embarrasse, je me charge de lever la difficulté. Dites-moi simplement le jour où vous voudrez avoir vos votes, et mort de ma vie, je vous apporterai une majorité écrasante, dussé-je pour cela réduire tout le pays à feu et à

Le Panthéon du second empire

SÉNATEURS

Bonaparte (Louis-Lucien).

Un des nombreux rejetons de l'illustre famille, à profité comme les autres de la République de 1848 pour rentrer en France. S'est empressé bien entendu, par reconnaissance, de prendre part au coup-de-main de 1851. A accroché comme part du gâteau un fauteuil de sénateur avec les trente mille francs y attachés. A compris que le véritable caractère d'un sénateur sérieux du second empire, c'était de ne se mêler en aucune façon des affaires du pays. S'en rapportait pour cela entièrement à son auguste cousin. Amateur de linguistique. S'est amusé à traduire la Parabole du Semeur de St-Mathieu en soixante-douze langues ou dialectes européens, ce qui l'a fait nommer immédiatement grand maître de la Légion-d'Honneur.

Bonjean.

Grave juriconsulte. A commencé comme tous les autres par être républicain. S'est présenté à la députation et a été nommé en cette qualité par les électeurs de Valence qui jurèrent, mais un peu tard, qu'on les y reprendrait plus. Avait pris part en 1830 à la révolution de juillet, et avait reçu comme récompense une décoration de la Légion-d'Honneur. Très ferré en droit et en jurisprudence. N'a pas trouvé néanmoins la moindre illégalité dans le Coup-d'Etat du 2 décembre. Autre ment, n'aurait jamais accepté un an après la présidence d'une section au Conseil d'Etat ! Était l'une des voix autorisées du Sénat. Au physique, maigre, sec, nez long, lèvres minces, figure de procureur qui a roté tous les balais possibles. En dernier lieu : vice président de la Cour de Cassation. — Signe particulier : n'a pas été chargé d'une mission délicate auprès de Marguerite Bellanger ; ce qui a nui à son avancement.

Mais pour se consoler, commandeur de la Légion-d'Honneur.

à suivre.

Le grand Napoléon.

Nous abordons aujourd'hui les campagnes du grand Napoléon.

Laisant de côté les faits purement militaires qu'on offre guère d'intérêt aujourd'hui, et qui ont été traités déjà par vingt historiens, nous nous bornerons à emprunter à l'ouvrage du colonel Ferrer les bulletins de guerre et les correspondances adressées par Bonaparte, soit à la Convention, soit au Directoire, sans y ajouter le moindre commentaire.

Nos lecteurs verront par ces documents authentiques, que les bandits qui aujourd'hui nous pillent, nous volent, nous rançonnent et nous incendient, ont pu malheureusement prendre modèle dans leurs déprédations et leurs infamies sur l'oncle de Napoléon III.

sang, et faire voter dix fois les gens de bonne volonté...

Le prince Fritz. — C'est un peu radical.

De Moltke. — Oui, Altesse, mais c'est pratique et je ne vois que ça : en politique comme en guerre, il ne faut pas s'arrêter aux bagatelles du sentiment.

Le prince Fritz. — Sans doute, sans doute, pourtant...

Le roi Guillaume. — Allons, Fritz, je vois avec peine que vous conservez encore des scrupules ; Bismark il faudra modifier dans ce sens l'éducation de notre brave Fritz.

Quant à votre proposition, j'y réfléchirai ; sans doute elle me flatte, mais je ne me dissimule pas qu'elle présente certaines difficultés...

De Moltke. — Encore un coup, Sire, quant à l'exécution, ne vous inquiétez pas, je me charge de tout.

Un officier. — Monsieur le major-général, voilà le rapport de la journée.

De Moltke. — Quarante-un soldats gelés ! Quel est l'imbécile qui s'est permis de dépasser ma moyenne. Si cet animal-là n'était pas mort, je le ferai fusiller... Heureusement, ce n'est qu'un Bava-rois.

Le roi Guillaume. — Allons, messieurs, bonsoir et à demain.

Bismarck. — A propos, Sire, vous savez le nom que je vous ai trouvé quand vous serez empereur de France et d'Allemagne ?

Le roi Guillaume. — Du tout.

Bismark. — L'empereur Gillemagne.

Le roi Guillaume. — C'est parfait, je vais le télégraphier à Augusta.

L. LECLAIR.

LA MASCARADE

Et si les crimes, les brigandages et les abus de force pouvaient être excusés par les crimes et les brigandages des autres, le roi Guillaume et ses généraux de grands chemins pourraient nous dire : Votre Napoléon l'a bien fait !

Premier bulletin de guerre.

Toulon repris, les échafauds se dressent. Huit cents victimes sont réunies au Champ-de-Mars : on les mitraille. Parmi les exécuteurs ce cri se fait entendre : « Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la République leur fait grâce : » et les blessés qui se relèvent sont massacrés. On trouve ce billet aux commissaires de la Convention.

« Citoyens représentants, c'est du champ de gloire, marchant dans le sang des traités, que je vous annonce avec joie que vos frères sont exécutés et que la France est vengée. Les Français le sont : ceux qui n'avaient été que blessés par le canon républicain ont été dépêchés par le glaive de la liberté et par la baïonnette de l'égalité.

« Salut et fraternité,

« Brutus Buonaparte, citoyen sans culotte. »

Tel est le premier bulletin de guerre du héros de Toulon.

Campagne d'Italie.

Bonaparte au Directoire.

29 avril 1796.

« Les armées combinées étaient de soixante-quinze mille hommes, je les ai battues avec vingt-cinq mille hommes ; j'ai besoin de secours : l'armée des Alpes peut me fournir quinze mille hommes. »

« Je vous fais passer vingt tableaux des premiers maîtres, du Corrège et de Michel-Ange. »

« Je vous enverrai le plus tôt possible, les plus beaux tableaux du Corrège, entre autres un saint Jérôme que l'on dit être son chef-d'œuvre. J'avoue que ce saint prend un mauvais temps pour arriver à Paris ; j'espère que vous lui accorderez les honneurs du Muséum. Je vous réitère la demande de quelques artistes connus qui se chargeraient du choix et des détails de transport des choses rares que nous jugerons devoir envoyer à Paris. »

Bonaparte au Directoire.

7 juin 1796.

« Le Sénat de Venise vient de m'envoyer deux juges du conseil, pour s'assurer définitivement où en sont les choses. Je leur'ai parlé de l'accueil fait à Monsieur. Si votre projet est de tirer de Venise cinq à six millions, je vous ai ménagé expressément cette espèce de rupture. Si vous avez des intentions plus prononcées, je crois qu'il faudrait continuer ce sujet de brouillerie. »

Bonaparte au Sénat de Gènes.

14 juin 1796.

« Je ferai brûler les villes et les villages sur lesquels il sera commis l'assassinat d'un seul Français. »

Bonaparte au Directoire.

21 juin 1796.

« Les vingt tableaux que doit nous fournir Parme sont partis. Le célèbre tableau de saint Jérôme est tellement estimé dans ce pays qu'on offrait un million pour le racheter. Les tableaux de Modène sont également partis ; le citoyen Barthélemy s'occupe dans ce moment à choisir les tableaux de Bologne ; il compte en prendre une cinquantaine, parmi lesquels se trouve la Sainte-Cécile, qu'on dit être le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Monge, Berthollet et Thouin sont à Paris, où ils s'occupent à enrichir notre Jardin des Plantes et notre Cabinet d'histoire naturelle. J'imagine qu'ils n'oublieront pas une collection complète de serpents qui m'a paru bien mériter la peine de faire le voyage. Je pense qu'ils seront après-demain à Bologne, où ils ont aussi une abondante récolte à faire. »

Bonaparte au Directoire.

12 juillet 1796.

« Peut-être jugerez vous à propos de commencer dès-à-présent une petite querelle au ministre de Venise à Paris, pour que, après la prise de Mantoue et dès que j'aurai chassé les Autrichiens de Brenta, je puisse trouver plus de facilité pour la

demande que vous avez l'intention que je leur fasse de quelques millions. »

Bonaparte au Directoire.

20 juillet 1796.

« Je suis obligé de me fâcher ; ... d'exagérer les assassinats qui se commettent contre nos troupes, de me plaindre amèrement de l'armement qu'on n'a pas fait du temps que les Impériaux étaient les plus forts, et par-là je les obligerai à nous fournir, pour m'apaiser, tout ce qu'on voudra. Voilà comme il faut traiter avec ces gens-ci ; ils continueront à me fournir, moitié gré, moitié force, jusqu'à la prise de Mantoue. alors je leur déclarerai ouvertement qu'il faut qu'ils me payent la contribution portée dans votre instruction, ce qui sera facilement exécuté. »

Bonaparte au citoyen Cacault, agent de la République à Rome.

21 juillet 1796.

« Vous ferez partir les cinq millions qui doivent former le premier paiement, savoir : deux millions au quartier-général, dont reçu sera donné par le payeur de l'armée, et le reste à Tortone. Il faudra que le premier convoi se mette en marche de Rome vingt-quatre heures après votre arrivée. »

« Les cinq cent mille livres qui doivent former le second paiement devront partir de Rome peu de jours après les premiers, puisque l'armistice ils doivent partir le 5 thermidor (25 juillet). »

« Les cinq millions cinq cent mille livres, qui forment le dernier paiement, doivent partir de Rome le 5 vendémiaire (26 septembre 1796). »

« Les savants et les artistes qui doivent faire le choix des tableaux, manuscrits et statues, s'adresseront à vous, et vous leur donnerez la protection nécessaire en faisant les démarches qu'il conviendra. S'il était utile, pour les frais de transport, de donner des fonds aux artistes, vous les feriez prendre sur les fonds provenant de la contribution du Pape. »

Bonaparte au Sénat de Bologne.

12 août 1796

« J'apprends, messieurs, que les ex-jésuites, les

« prêtres et les religieux troublent la tranquillité publique. Faites-leur connaître que dans le même temps que la République Française protège la religion et ses ministres, elle est inexorable envers ceux qui oubliant leur état se mêlent des affaires politiques ou civiles. Prévenez les chefs des différentes religions qu'à la première plainte qui me sera portée contre les religieux, j'en rendrai tout le convent responsable ; je les chasserai de la ville, et je confiscuerai leurs biens au profit des pauvres. »

Arrêté du 30 août 1796.

« Tout Tyrolien faisant partie des compagnies franches, pris les armes à la main, sera sur-le-champ fusillé. Les généraux de division seront chargés de la stricte exécution du présent arrêté. »

Bonaparte au Directoire.

17 octobre 1796.

« Si nous devenons maîtres de la Méditerranée, je crois qu'on doit exiger du commerce de Livourne cinq à six millions de francs au lieu de deux qu'il offre pour indemniser des marchandises qu'il a aux Anglais. »

« Enfin, citoyens directeurs, plus vous nous enverrez d'hommes, plus non-seulement nous les nourrirons facilement, mais encore plus nous leverons des contributions au profit de la République. »

« L'armée d'Italie a produit dans la campagne d'été vingt millions de francs à la République, indépendamment de sa solde et de sa nourriture. Elle peut en fournir le double pendant l'hiver, si vous nous envoyez en recrues et en nouveaux corps une trentaine de mille hommes. Rome et toute ses provinces, Trieste et le Frioul, même une partie du royaume de Naples, deviendront notre proie ; mais pour se soutenir, il faut des hommes. »

Colonel Ferrer.

(à suivre.)

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

QUINA-VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes salutaires, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de FILLION neveu.

MALADIES CONTAGIEUSES ET DE LA PEAU

Aiguës ou chroniques les plus rebelles

Dont le traitement aurait été infructueux

Guéries RADICALEMENT par le ROB-SAVARESI

PERFECTIONNÉ

Dépurato-tonique, Régénérateur du Sang et des Humeurs

Entièrement VÉGÉTAL, il remédie aux accidents mercuriels

Expéditions par correspondance

S'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien

de 1^{re} classe,

Rue Pizay, 12, au premier étage, passage de la Ville, à Lyon.

Allée de traverse, rue de l'Arbre-Sec, 9. 35

35 Ans de Succès

ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscess, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe

rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon

allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de BREGUET de PARIS

1^{er} Prix à l'École des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix :

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33 -
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25 -
Verres de montre double. Id. cristal.	50 - 75	Remontoir or pour dames depuis.	150 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 -	Id. pour hommes, depuis	200 -
Montres argent pour dames		Id. en aluminium	30 -

Faites les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors. ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 1. (58-13)

LA SILENCIEUSE

MACHINES A COUDRE BRODEUSES, BOUTONNIERES de tous systèmes pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans, de 80 f. à 450 f.



Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIERE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or (82-12)

BEAUTE

des Mains, du Visage. —

Guérison des Gerçures,

Pellicules, etc. par l'emploi

de la CRÈME SIMON

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons. (24-0)

CONSERVATION DE LA VUE

Nous engageons les personnes dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à M. Michel CAN, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux. (112)

CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix : 5 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5. aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON